Ami du Clergé du 21 octobre 1954

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Plans d'homélies sur les Collectes. — LIII. 20e Dimanche après la Pentecôte : Le pardon d'Israël, le pardon de la France, 345. — LIV. 21e Dimanche : Dieu, protecteur de la famille chrétienne, 346.
Fête de la Toussaint. — I. La Reine de tous les saints, 348. — II. Fête de l'espérance et de la joie, 350.
Commémoraison des défunts. — Le mystère de la mort, 351.
En lisant. — Témoigner de sa foi, 352.

PLANS D'HOMELIES SUR LES COLLECTES

LIII

20e Dimanche après la Pentecôte

LE PARDON D'ISRAEL. — LE PARDON DE LA FRANCE

Laissez-vous apaiser, Seigneur,
et accordez à vos fidèles le pardon et la paix ;
afin qu'à la fois ils soient purifiés de leurs fautes
et qu'ils puissent vous servir en toute sécurité d'esprit.

En bref ; **Pardonnez-nous, Seigneur !**

Dimanche dernier nous avons demandé ce « dégagement de corps et d'âme », sans lequel il est bien difficile de servir Dieu autant qu'il l'exige. Aujourd'hui, l'Eglise nous invite à implorer cette « liberté d'esprit » que seul peut nous assurer le pardon de Dieu.

Mais si l'on en croit les anciens interprètes de la liturgie, la perspective des noces éternelles du Christ avec l'humanité introduit un thème nouveau dans les derniers Dimanches après la Pentecôte : celui de la conversion du peuple juif, qui doit, à la fin des temps, comme l'a prévu S. Paul, venir compléter le nombre des élus.

Avant donc de nous appliquer à nous-même cette demande de pardon, appliquons-la au peuple d'Israël.

I. — *Le pardon d'Israël*

L'Introït de ce dimanche peut très bien convenir, comme l'Offertoire, au peuple juif. Ce peuple, du fond de sa misère, semble faire appel à la miséricorde divine : « Nous avons péché... Montre ce que peut, Seigneur, ta miséricorde ». Puis c'est la prière douloureuse des exilés qui se fait entendre : « Aux bords des fleuves de Babylone nous nous sommes assis pour pleurer... » (Ps. 136, 1). Ces pleurs, le peuple de Dieu ne cesse de les verser sur ce qui reste des murs du Temple. Qu'est-ce à dire ?

Relisons S. Paul (Rom., XI). Conformément aux instructions de Jésus, S. Paul a d'abord annoncé aux Juifs la « Bonne nouvelle » du salut. Mais ceux-ci, qui voyaient en lui un transfuge, n'ont pas reçu son message. Alors, il s'est tourné vers les païens et les a fait entrer en masse dans l'Eglise. Pourtant, il ne se résigne pas de cette réprobation du peuple élu qu'il continue d'aimer. Ce rejet divin est-il donc total et définitif. Non !

D'abord, comme au temps d'Elie, Dieu s'est gardé un « petit reste ». Parmi le premiers chrétiens, il y a des juifs, ne fût-ce que lui, Paul, Aquila et Priscille, qui furent ses hôtes à Rome... Ensuite, les dons de Dieu sont sans repentir. L'endurcissement de ce peuple, dont les chefs ont crucifié le Messie, n'a rien changé au plan divin. Tôt ou tard, les premiers héritiers de la promesse faite à Abraham, jaloux de l'entrée de tant de païens dans l'Eglise, reviendront au Messie, qui les attirera.

Mais quand ? — Lorsque « la masse des païens aura fait son entrée dans l'Eglise ». C.-à-d. « à la fin des temps ». Ainsi se manifestera définitivement la miséricorde divine. Après avoir fait des païens « son peuple », le Seigneur ramènera dans le sein de son Eglise le peuple de ses ancêtres, son peuple choisi. Sa chute avait été l'occasion d'annoncer l'Evangile aux païens. A son tour, cette conversion, excitant la jalousie des juifs, les fera sortir de leur aveuglement. Et, toujours d'après S. Paul, le retour de ce peuple, aveuglé mais non définitivement rejeté, sera le signal de la consommation de toutes choses, dans la résurrection des morts.

En attendant ce retour final, nous pouvons affirmer, à la lumière de l'histoire, que les conversions individuelles n'ont jamais manqué de ramener au Christ telle ou telle âme d'élite, dont les yeux s'étaient enfin désillés. Faut-il citer les deux Ratisbonne ou, plus près de nous, le célèbre Bergson, etc...

Alors, si Dieu est miséricordieux, pouvons-nous être sévères, nous les privilégiés de la miséricorde, à l'égard de ce peuple ? L'antisémitisme n'est pas de mise chez des chrétiens. D'ailleurs, durant l'occupation, bien des Israélites, traqués par la Gestapo, ont été sauvés par des prêtres, au péril de leur vie (cf. le P. Jacques, O. C. D., mort à Mauthausen pour avoir caché dans son école d'Avon deux jeunes Israélites).

Et puisque la liturgie de ce jour nous a placés devant ce douloureux problème, reprenons la prière émouvante de l'Eglise, le Vendredi Saint, « pro perfidis judæis » (c.-à-d. pour les juifs « **qui refusent leur foi au Christ** ».) Et, à l'occasion, aidons les Sœurs de Sion dans leur œuvre magnifique en faveur de la conversion d'Israël.

II. — *Notre pardon à nous*

Nous sommes, dit S. Paul, « l'Israël spirituel », donc les héritiers authentiques des promesses faites à Abraham, bénis en lui par la foi, choisis gratuitement par Dieu pour être « une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple que Dieu s'est acquis » (I Pet., II. 9).

Comment avons-nous répondu à ces privilèges ? C'est à nous aussi de dire : « Nous avons péché contre toi, Seigneur, et désobéi à tes commandements ».

Pratiquons donc cet autocritique. Non en confessant à la face de toute l'assemblée nos fautes personnelles, mais en prenant notre part des fautes de notre patrie, ou de nos sociétés chrétiennes.

— **a)** Le peuple est « souverain », donc il est « responsable », suivant le principe « démocratique ». Nous n'exerçons cette souveraineté que passagèrement par notre bulletin de vote. Mais le choix, que manifeste ce vote, engage notre responsabilité dans toute la mesure où il influe sur les scrutins législatifs. C'est parfois une responsabilité à longue portée.

Tous ceux-là, par exemple, électeurs ou députés, qui ont contribué à chasser jadis les reli-

gieux, et qui sont maintenant devant Dieu, payent peut-être fort cher la part, si minime soit-elle, qu'ils ont prise à la déchristianisation du pays.

— **b)** Sur un tout autre terrain, celui des **mœurs,** êtes-vous sûrs d'avoir fait assez pour vous désolidariser d'avec les mauvais bergers qui empoisonnent la jeunesse ? Peut-être aurait-il suffi d'une protestation digne de votre part pour fermer la bouche à tel chansonnier, à tel auteur dramatique, à tel cinéaste dont les productions sont un scandale, une occasion de péché. « Les canailles auraient moins d'audace, si les honnêtes gens en avaient un peu plus », disait-on naguère. La timidité n'est sans doute pas un péché. Mais la lâcheté fait commettre bien des fautes d'omission. Quand Jésus compare ses disciples à la lumière qui doit briller sur le chandelier, au ferment qui doit soulever toute la pâte, il leur trace de graves devoirs, il en fait les responsables de la société où ils vivent.

S'ils n'osent pas s'imposer ni réagir contre des abus criants, s'ils n'ont pas le courage de montrer l'exemple et de « faire briller leur lumière devant les hommes » (Mat., V, 16), qu'ils ne s'étonnent pas d'être pris dans ce qu'on peut considérer comme des châtiments divins de l'apostasie des sociétés modernes, sévissant si gravement par exemple sur le terrain scolaire et sur celui du mariage.

Les lois qui privent pratiquement les âmes des enfants de l'atmosphère religieuse appelée par leur épanouissement, celles aussi qui démolissent la famille française par la scandaleuse facilité du divorce sont, en quelque sorte, des péchés nationaux...

— **c)** Péché collectif aussi la mauvaise répartition des richesses et des revenus, qui privent tant d'hommes d'un salaire vital. Plût à Dieu que tous les catholiques puissent protester que, pour ce qui est d'eux, ils se sont désolidarisés des doctrines ou des pratiques injustes, et qu'ils ont été des premiers à promouvoir la justice sociale ! Le disciple du Christ qui a tant aimé les petits, ne saurait plaider non coupable s'il n'a pas tout fait pour obtenir que « ça change ».

Et la France, les diverses nations souffriront de ces divisions qui les affaiblissent et les troublent tant qu'elles n'auront pas mérité leur pardon. Seul le pardon divin peut leur rendre la paix. Comme à chacun de nous, il est impossible aux patries d'avoir les coudées franches et l'esprit libre pour servir Dieu tant qu'elles se sentent prises dans les liens de leur péché. Nous contribuerons, nous chrétiens, à obtenir leur pardon dans toute la mesure où nous nous engagerons d'abord dans la voie de la pénitence, que nous ouvrent les avis maternels de Notre-Dame, à Lourdes, à la Salette, à Fatima.

Reconnaissons d'ailleurs que, aujourd'hui encore, la France peut être fière de ses fidèles. Elle fut toujours le pays de la générosité. Il serait injuste de ne pas opposer à toutes ses misères la magnifique élite qui remplit les cloîtres, les ordres religieux, les missions, les rangs de l'Action catholique. Mais tout ceci ne fait que mettre davantage en relief l'obligation de tous les chrétiens de travailler pour faire connaître et aimer Dieu. Car « les peuples, comme les individus, ont aussi leur vocation providentielle ; comme les individus ils sont prospères ou misérables, ils rayonnent ou demeurent obscurément stériles selon qu'ils sont dociles ou rebelles à leur vocation... Du jour même où le premier héraut de l'Evangile posa le pied sur cette terre des Gaules et où ...il porta la doctrine de la Croix, de ce jour-là même, la foi au Christ, l'union avec Rome divinement établie centre de l'Eglise, deviennent pour le peuple de France la loi même de sa vie... » (Card. Pacelli, 13 juillet 1937).

* *

La vie d'un peuple, c'est le fruit des efforts de tous ses fils. Ici, c'est un effort de prière, d'amour surnaturel, de dévouement et de consécration qui nous est demandé.

LIV

21[e] Dimanche après la Pentecôte

DIEU PROTECTEUR DE LA FAMILLE CHRÉTIENNE

Nous vous en supplions, Seigneur, que votre bonté sans relâche garde votre famille ;
que votre protection la délivre de l'adversité
et lui permette de glorifier votre nom par ses bonnes actions.

En bref : **Protégez-nous, Seigneur, pour que nous vous servions en faisant le bien.**

A mesure que nous approchons du 24[e] Dimanche après la Pentecôte, qui nous figure le dernier jour du monde avec son redoutable réglement de comptes, l'atmosphère de la liturgie dominicale s'assombrit. La pensée du jugement général, suggérée par l'Evangile du créancier impitoyable, fait trembler les meilleurs. D'autre part, la lutte évoquée par S. Paul dans l'épître fait peser sur nous la menace d'un redoutable péril : celui des attaques diaboliques.

Voilà pourquoi la collecte est un appel au secours, un **S. O. S.**

Pour lui donner son accent véritable et mettre de la variété dans un thème si souvent rencontré (et tout récemment le 19[e] dimanche), nous lirons cette oraison à la lumière de deux admirables prières dont l'une, celle de Mardochée, a fourni le Chant d'entrée, dont l'autre (c'est l'Offertoire), emprunte à Job le poignant aveu de ses fautes [1].

I. — *Quelles sont les menaces qu'il s'agit d'exorciser*

1. — **Celles qui pèsent sur chacun de nous.** Au fond, une seule : le risque de manquer notre destinée en trahissant Dieu ; le risque de pécher. Car le Roi n'admettra au banquet des noces que ceux qui seront sans souillure (la robe nuptiale). On ne saurait trop insister là-dessus : c'est la vérité à la fois la plus nécessaire et la plus méconnue. Et la répétition est l'instrument obligé de toute pédagogie.

Le danger qui nous menace toujours c'est donc d'être vaincu par les puissances du péché. D'abord **nos convoitises** mal disciplinées par nous-mêmes, alimentées par le mauvais exemple du monde, enfin exploitées par le Malin. Rappelez-vous ce curieux prologue (Job, I, II) (cf. Offertoire) où le Seigneur met Satan au défi de faire pécher son serviteur intègre. Or, avant même de faire appel à la protection divine, il serait bon de « s'aider soi-même ». Une prudence élémentaire devrait nous garder contre les sollicitations du monde et du démon. Ne tentons pas Dieu par une confiance paresseuse.

2. — **Celles qui pèsent sur la communauté.** Beaucoup plus graves. Aussi l'Eglise les envisage-t-elle dans notre collecte : « Gardez **votre famille,** Seigneur ». Car on ne se sauve pas seul, mais en groupe et grâce à l'assistance de ce groupe qu'on

[1] Il faut lire, dans Dom Guéranger, les curieux versets qui, autrefois, faisaient partie de cet Offertoire.

appelle l'Eglise. Il faut l' « avoir pour Mère si on veut avoir Dieu pour Père ».

Or l'Eglise a besoin, pour nous entraîner vers la possession de Dieu, d'un **climat de tranquillité** qui est loin de lui être toujours assuré. L'**hérésie,** avec ses contestations subtiles et obstinées peut la troubler au dedans et l'intoxiquer. La **persécution,** d'autre part, ne cesse en quelque région que pour porter ailleurs ses mesures haineuses et ses attaques déclarées ou sournoises. Faut-il rappeler le cas récent de la Yougoslavie où, dès la fin de 1945, 500 prêtres ont été assassinés légalement, où les survivants sont frappés par des lois d'exception qui, pratiquement leur interdisent l'accomplissement de leurs devoirs les plus élémentaires, comme l'enseignement du catéchisme [2].

Qui donc inspire une telle attitude envers l'Eglise ? Celui que S. Jean vit sous la forme d'un grand dragon dont la queue balayait les astres dans le ciel, et qui guettait l'enfant de la femme revêtue du soleil, couronnée d'étoiles, pour le dévorer dès qu'il serait mis au monde (Apoc., XII). Mais l'antique Serpent, le séducteur du monde entier, l' « accusateur de nos frères » fut vaincu par le sang de l'Agneau et précipité avec ses anges.

Ce tableau grandiose est comme l'annonce de tous les combats qui, de siècle en siècle, ont mis aux prises Satan et les chrétiens, que l'Eglise enfante à Dieu. On se condamne à ne rien comprendre à l'histoire de cette Eglise si l'on ne retient pas les enseignements prophétiques, toujours valables, de l'Apocalypse. Il y a, entre l'Eglise du Christ et Satan une opposition qui **jamais ne cessera.** Et les persécuteurs de tous les temps, qu'ils s'appellent Néron, Staline, etc., n'ont vraiment rien inventé et ne sont que les valets de Satan. Ils n'en sont que plus terribles, car, comme l'observe S. Paul, « ce n'est pas contre la chair et le sang (c.-à-d. contre des puissances purement humaines, toujours vulnérables), que nous avons à lutter, mais... contre les souverains de ce monde de ténèbres, contre les Esprits du mal... » (Eph., VI, 12). Dans ces conditions, nous ne luttons pas à armes égales et Dieu seul peut nous donner la victoire, en nous fournissant cette armure décrite par S. Paul, en particulier le « bouclier de la foi », le glaive de l'Esprit qui est la « parole de Dieu ». C'est ce que nous faisons quand nous supplions Dieu de « garder sa famille » avec une bonté qui ne se relâche jamais. Ce qui ne nous empêchera pas, il faut le redire, de faire ce qui est en nous pour nous défendre.

II. — *Comment Dieu écarte les périls qui menacent sa famille.*

D'abord, son amour **veille.** Il nous sait si fragiles et si exposés, il connaît si bien l'astuce du démon, sa promptitude à nous porter des coups, que s'il interrompait un **seul instant** sa vigilance paternelle, cette « Famille » dont la vie est suspendue à son assistance indéfectible ne saurait subsister.

Mais il ne faut pas croire que, pour la défendre, il multiplie les miracles. Il ne fait jamais de miracles de pur luxe. S'il est des cas où l'événement libérateur engage sa toute puissante intervention, en règle générale, il ne bouscule pas les lois de l'histoire. Le vrai miracle c'est que, avec cette grâce courante dont S. Paul disait « qu'elle suffisait » (II Cor., XII, 9) avec l'assistance ordinaire de l'Esprit-Saint, l'Eglise ait toujours le dernier mot.

Voyez Israël : pour une intervention éclatante (figure de l'Eglise) comme le passage de la Mer Rouge, etc., combien compte-t-on de victoires où il a suffi à un David, luttant contre Goliath, d'un peu de vaillance, à une Judith, de son grand cœur pour vaincre l'ennemi du moment ! Sans doute, le berger de Bethléem ou la veuve de Béthulie étaient les instruments entre les mains de Dieu, mais on ne saurait en traiter leur cas de miraculeux au sens propre du terme.

Dieu n'engage sa force qu'à bon escient, c.-à-d. quand la faiblesse de l'homme en face du démon compromettrait ses desseins providentiels. Il en coûte à ce Père très bon de laisser souffrir ses enfants, de ne point les soustraire à une défaite humiliante, comme celle où sombra définitivement l'autonomie politique de son peuple, comme celle qui ravit les Lieux saints aux croisés, comme celles plus désastreuses encore qui entraînèrent pour l'Eglise la perte de l'Orient chrétien, submergé par l'Islam, comme celle qui livra tout le nord de l'Europe à l'hérésie luthérienne.

Mais celui qui lit dans le plus lointain avenir sait qu'il est toujours possible de tirer un bien d'un mal, et que les pires désastres ou la persécution la plus acharnée offrent au Père de magnifiques occasions de montrer, tôt ou tard, sa puissance ou sa bonté, aux fils de donner des preuves de leur foi et de leur confiance. Dans les deux cas, c'est toujours l'amour qui est en jeu, l'amour qui aura le dernier mot.

Voilà pourquoi, dans les situations les plus désespérées il faut, comme le Christ au jardin des Oliviers, répéter inlassablement la même prière : « Seigneur, s'il se peut etc... ». Alors, immanquablement, mais sous une forme souvent déconcertante, le Père interviendra. Pas nécessairement pour nous éviter la souffrance ou l'humiliation, mais pour que s'accomplisse sa volonté, au temps et en la forme arrêtés par une Sagesse infinie. Toute autre politique serait une politique paresseuse, indigne de Dieu.

Attendez donc la grâce intérieure qui vous égalera au danger ou à la lutte, bien plutôt que ces manifestations spectaculaires de la Providence, comme celles que les phasisiens exigeaient du Messie.

D'ailleurs, dans toute la mesure où l'Eglise est encore en possession de ses moyens propres de sanctification et de gouvernement, c'est par elle que doit venir normalement le salut. N'est-elle pas armée contre le démon ? Les apôtres ont reçu le pouvoir de le chasser ; ce pouvoir n'a rien perdu de son efficacité. Et si, vaincue par la Bête, l'Eglise subit une éclipse momentanée en tel pays du globe, assurément la promesse formelle du Christ à ses apôtres et plus spécialement à S. Pierre s'accomplira tôt ou tard, et les Portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre la Famille de Dieu.

C'est ici surtout qu'il faut suivre le conseil de S. Paul et opposer « le **bouclier de la foi aux traits enflammés de Satan** ». Si la foi de Pierre, roc sur lequel s'édifie l'Eglise, ne défaille pas, si cette foi subsiste au fond des cœurs, il n'est point de persécution qui tienne : l'Eglise aura le dernier mot. Elle enterrera ses persécuteurs d'aujourd'hui, comme elle l'a fait à toutes les périodes de son histoire...

Au dernier jour, ce n'est pas l'Eglise visible seulement, c'est le Christ son chef qui triomphera pour la gloire des justes, dont « les âmes étaient entre les mains de Dieu », et pour la confusion des méchants, qui seront — s'ils ne se sont pas ressaisis à temps, — jetés dans les ténèbres extérieures, domaine de leur maître, l'archange foudroyé...

[2] Cf. *Ami du Clergé*, 1954, n° 40, p. 598-599.

Restons filialement dans la main de Dieu. Prenons conscience de notre étroite dépendance à son égard. D'abord, comme le disait S. Paul à l'Aréopage : « Nous avons en lui le mouvement, la vie, l'être même ». Ensuite ne proposons à nos efforts d'autre but que son service et sa gloire. « Faites tout, pour sa gloire ». Dans nos épreuves privées ou publiques, que la belle prière de Mardochée monte à nos lèvres. L'Eglise nous en a fait chanter le début dans l'Introït : « Maître universel, personne ne saurait vous faire obstacle... Epargnez donc votre peuple, ô Dieu d'Abraham, car nos ennemis veulent nous ruiner et détruire votre ancien héritage... Changez en joie notre deuil, **afin que nous vivions pour célébrer votre nom, ô Seigneur** ». (Esth., XIII).

Ne nous étonnons pas si l'Eglise du Christ, le véritable Israël, subit périodiquement de si rudes épreuves. Dieu ne lui doit pas de lui épargner le combat, mais de l'animer à bien lutter. Comment exiger, nous qui servons un Roi couronné d'épines, une tranquillité, un confort pieux qui nous endormirait ? « Celui qui aura bien combattu, **c'est celui-là qui sera couronné...** »

FETE DE LA TOUSSAINT

I

LA REINE DE TOUS LES SAINTS

En cette solennité, où le Souverain Pontife institue solennellement la fête de la « Royauté de Marie », saluons Celle que nous invoquons dans les litanies sous le vocable de « *Reine de tous les Saints* ».

Depuis toujours, en cette fête, la liturgie la place et l'acclame, en tête de l'innombrable multitude des anges, des apôtres, et des prophètes, des martyrs, des vierges, de tous les saints :

> Pardonnez, ô Christ, à vos serviteurs,
> Pour qui implore la clémence du Père,
> Au tribunal de votre miséricorde
> *La Vierge, leur Patronne.*

Du même coup, ce sont tous les saints que nous célébrerons, connus et inconnus. En elle nous trouvons le parfait idéal de la sainteté qui leur mérite les honneurs que nous leur rendons et, bien plus, la cause immédiate de leur glorification éternelle. Aussi font-ils remonter vers elle toute la gloire qu'ils reçoivent de la terre. Et nous apprendrons ainsi le grand secret de la sainteté qui est de regarder et d'invoquer la T. S. Vierge. « Marie est un lieu saint et le Saint des saints, où les saints sont formés et moulés » (S. L.-M. de Montfort, *Traité*, n° 218). Le meilleur hommage à rendre aux saints est de mettre à profit leur expérience.

Saluons donc en Marie, la Reine de tous les Saints, par *la suréminence de sa sainteté* et par *son universel pouvoir d'intercession*.

I. — *La suréminence de sa sainteté*

N.-D. mérite ce titre de « Reine de tous les Saints » par la suréminence de sa sainteté : elle les surpasse chacun et tous en grâce et en gloire.

Nous donnons le titre de « roi » et de « reine » à toute créature qui surpasse ses semblables dans une même qualité ou prérogative ; ainsi la rose est la « reine des fleurs » parce qu'elle nous apparaît supérieure à toutes par ses variétés, son éclat, son parfum ; de même le lion est le « roi des animaux », à cause de la force et de la fierté qui le caractérisent. L'homme aussi est le « roi de la création », en raison de son intelligence et de sa liberté, dons royaux du Créateur, qui l'élèvent bien au-dessus de tous les autres règnes de la nature. Déjà à ce titre la T. S. Vierge est « Reine de tous les Saints », elle qui dès le premier instant de son existence, dès son Immaculée Conception est

> « *plus belle* et plus gracieuse que la beauté et la grâce même, *plus sainte* que la sainteté, seule sainte et très pure d'âme et de corps, telle enfin qu'elle a *surpassé toute intégrité*, toute virginité et que seule, devenue tout entière le domicile et le sanctuaire de toutes les grâces de l'Esprit-Saint, elle est, à l'exception de Dieu seul, *supérieure à tous les êtres*, plus belle, plus noble, plus sainte, par sa grâce native, que les chérubins eux-mêmes, que les séraphins et toute l'armée des anges, si excellente en un mot, que pour la louer, les louanges du ciel et de la terre, sont également impuissantes » *(Ineff. Deus*, édit. Al. DAVID, Bonne Presse, p. 25-26).

— 1° *Reine des anges.* Sa vue sur les mystères de Dieu est plus perçante et plus étendue que celle des séraphins et sa force plus redoutable que l'épée de S. Michel. S. L.-M. de Montfort nous montre les anges qui s'extasient et s'interrogent devant elle à son apparition sur la terre : « les anges se demandaient souvent les uns aux autres : *Quæ est ista ?* Qui est celle-là ? » *(Traité*, n° 3).

— 2° *Reine des Patriarches.* Si grande qu'ait été leur foi et si ferme leur espérance, comme celles d'Abraham, celles de Marie les dépassent. « Quelques soupirs qu'aient poussés les patriarches, quelques demandes qu'aient faites les saints et les prophètes de l'ancienne Loi, pendant quatre mille ans, pour avoir ce trésor (le Fils unique de Dieu) il n'y eut que Marie qui l'ait mérité et trouvé grâce devant Dieu par la force de ses prières et les hauteurs de ses vertus » *(Traité*, n° 16).

— 3° *Reine des Prophètes.* Chez elle le don de prophétie découvre déjà tout l'esprit nouveau de l'Evangile et aperçoit l'hommage qu'elle recevra de la terre jusqu'à la fin des temps : *deposuit potentes de sede et exaltavit humiles... Beatam me dicent omnes generationes.*

— 4° *Reine des Apôtres.* Avant eux, sans jamais faiblir, et toujours, elle a brûlé du zèle de la cause de son Fils, jusqu'à se mettre totalement à sa disposition pour son règne : « Voici la servante du Seigneur » ; elle l'a révélé aux juifs et aux gentils dans la crèche en la personne des bergers et des Mages ; elle a conquis à la foi ses premiers disciples aux Noces de Cana.

— 5° *Reine des Martyrs.* Elle n'a pas eu à verser son sang pour lui. Mais la transfixion de son âme, pressentie dès l'Annonciation,

confirmée à la Purification par le prophète Siméon, endurée avec la transfixion du corps de son Fils sur le Calvaire fut un plus cruel martyre.

— 6° *Reine des Confesseurs.* Elle a confirmé sa foi par sa vie de foi, continuelle. Elle a cru sans hésiter la parole de l'ange ; elle a cru fidèlement dans le contact quotidien d'un Dieu fait pareil à nous ; elle a cru constamment jusqu'au pied de la croix.

— 7° *Reine des Vierges.* L'Eglise l'appelle « *Virgo singularis* : Vierge unique ». Unique certes par son Immaculée Conception, sa Maternité virginale ; mais unique aussi par la pureté dont elle est pour nous comme l'incarnation même.

— 8° *Reine de tous les Saints.* La Reine de tous ensemble et des plus humbles. « Par la sublimité de ses intentions, qui ont été si pures,... elle a donné plus de gloire à Dieu, par la moindre de ses actions, par exemple en filant sa quenouille ou en faisant un point d'aiguille, qu'un S. Laurent sur son gril, par son cruel martyre, et même que tous les saints par leurs actions les plus héroïques » *(Traité,* n° 222).

Par son excellence singulière, elle est la reine de toute l'humanité.

II. — *Universalité de son pouvoir*

Mais, jusqu'ici, il ne s'agit pas d'une royauté réelle, mais seulement par manière de dire d'une royauté d'honneur. Cette éminence de Marie dans la grâce et en tout genre de grâce ne lui confère pas un véritable pouvoir sur les saints. C'est une primauté d'excellence, ce n'est pas une primauté de pouvoir, la seule qui constitue une véritable royauté.

Or cette primauté de pouvoir, il faut aussi la reconnaître à Marie. Et c'est même celle-là que nous affirmons avant tout. Son pouvoir royal c'est son *pouvoir d'intercession* qui s'étend à tous, si bien qu'aucun des saints que nous célébrons aujourd'hui, n'a pu arriver à sa gloire qu'à la prière de la T. S. Vierge. Voilà son véritable titre à être acclamée Reine de tous les saints, son véritable titre immédiat qui repose lui-même sur sa Maternité divine et sa coopération à l'œuvre de notre salut.

En effet, c'est l'enseignement ordinaire de l'Eglise, encore que ce ne soit pas défini article de foi, que « toutes les grâces nous viennent par Marie », c.-à-d. par son intercession auprès de Dieu. Grâce de notre sanctification initiale par le baptême, grâces de nos premiers progrès dans la connaissance et l'amour de Dieu, grâces de relèvement après nos chutes, grâces actuelles qui nous poussent à des ascensions nouvelles, grâce de la persévérance finale, tout ce par quoi nous devenons saint devant Dieu, tout cela est l'œuvre en nous de la T. S. Vierge, Médiatrice et Corédemptrice. Quand S. Paul écrit : « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis », il aurait pu ajouter : « cette grâce *après Dieu* je la dois à la T. S. Vierge ».

Il suit de là

« que Marie a reçu de Dieu *une grande domination* dans les âmes des élus : car elle ne peut pas faire en eux sa résidence, comme Dieu le Père le lui a ordonné ; les nourrir et les enfanter à la vie éternelle comme leur mère, les avoir pour son héritage et sa portion, les former en Jésus-Christ et Jésus-Christ en eux ; jeter dans leur cœur les racines de ses vertus et être la compagne indissoluble du Saint-Esprit pour tous ses ouvrages de grâce ; elle ne peut pas, dis-je, faire toutes ces choses, qu'elle n'ait *droit et domination* dans leurs âmes par une grâce singulière du Très-Haut, qui lui ayant donné puissance sur son Fils unique et naturel, la lui a donnée sur ses enfants adoptifs, non seulement quant au corps, ce qui serait peu de chose, mais aussi quant à l'âme » (S. L.-M. de Montfort, *Traité,* n° 37).

Aussi le grand serviteur de Marie concluait-il :

« Marie est *Reine du ciel et de la terre, par grâce,* comme Jésus en est le Roi par nature et par conquête : or, comme le royaume de Jésus-Christ consiste principalement dans le cœur ou l'intérieur de l'homme, selon cette parole : « le royaume de Dieu est au-dedans de vous », de même le royaume de la T. S. Vierge est principalement dans l'intérieur de l'homme, c.-à-d. son âme, et c'est principalement dans les âmes qu'elle est plus glorifiée avec son Fils que dans toutes les créatures visibles et nous pouvons l'appeler avec les saints la *Reine des cœurs* » (n° 38).

Avec les saints. Car en effet ils l'ont reconnue sur la terre Reine de leur cœur. Pas un chez qui on ne retrouve la dévotion à la Ste Vierge ; et pour beaucoup cette dévotion fut leur moyen de sanctification, leur secret de sainteté. On ne se lasserait pas de citer Montfort :

« Tous les riches du peuple... c.-à-d. les plus grands saints, les âmes les plus riches en grâce et en vertus, seront les plus assidues à prier la T. S. Vierge et à l'avoir toujours présente comme leur parfait modèle pour l'imiter et leur aide puissante pour les secourir » (n° 46).

Cela, sur la terre ; ils savaient donc qu'elle était leur Reine. Ils le savaient à la lumière de leur foi et de leur expérience. Ils ne cessaient de le dire et de le proclamer et ils auraient voulu le faire savoir à tous les hommes. Maintenant, au ciel, ils le voient à la lumière resplendissante de la gloire. Ils voient qu'ils doivent leur ciel, en même temps qu'aux mérites de Jésus-Christ et en surabondance à ceux-ci aux mérites de la T. S. Vierge. Ils voient qu'ils reçoivent de la présence corporelle de Marie au ciel un supplément de bonheur. Il a donc bien raison notre cantique populaire :

Les saints et les anges,
En chœurs glorieux,
Chantent vos louanges,
O Reine des cieux.

* *

Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus disait, quelques semaines avant de mourir :

« Que je l'aime, la Vierge Marie... J'ai entendu dire que son éclat éclipse tous les saints, comme le soleil à son lever fait disparaître les étoiles. Mon Dieu, que cela est étrange ! Une mère qui fait disparaître la

gloire de ses enfants. Moi, je pense tout le contraire : *je crois qu'elle augmente beaucoup la splendeur des élus...* »

* *

S'il est vrai que la splendeur de grâce et de gloire de la T. S. Vierge éclipse, c.-à-d. surpasse celle de tous les saints, il est pareillement vrai de dire, au sens de la chère sainte, qu'elle augmente celle des élus. Elle l'augmente et d'abord elle la leur donne, comme c'est de la lumière du soleil que les planètes reçoivent leur éclat. Aussi les saints, que nous fêtons aujourd'hui, s'unissent à nous pour acclamer leur Reine la T. S. Vierge. Ils savent qu'ils lui doivent tout. N'est-ce pas toujours liesse pour un peuple que de voir ovationner sa Reine ? Il lui semble qu'en l'acclamant c'est lui-même qu'on acclame en elle, parce qu'elle le représente, qu'elle incarne son génie et son histoire, qu'elle le *personnifie* en quelque sorte. Et Marie n'est-elle pas cela, la personnification de la sainteté, la Reine des saints, parce qu'elle est la plus belle réussite de cette sainteté dans notre race, et parce qu'elle est l'ouvrière après Jésus de la sainteté sur la terre ?

II

FÊTE DE L'ESPÉRANCE ET DE LA JOIE

Avez-vous prêté l'oreille à l'accent triomphal sur lequel s'ouvre, ce matin, la liturgie ? « En l'honneur de tous les saints, réjouissons-nous tous dans le Seigneur ». Vos cœurs et vos voix ont-ils bien répondu à cette invitation à l'allégresse ?... Nous réjouir ? protestez-vous tout bas, comment voulez-que cela nous soit possible ? A nous qui peinons et souffrons ; qui nous débattons au milieu des angoisses, des injustices et des turpitudes de ce monde ? Nous réjouir ? quand T. S. F. et journaux nous reparlent de guerres froides ou chaudes, de guerres de classes sociales ou de guerre mondiale ! Comment se réjouir devant cette odieuse absurdité qui s'appelle l'histoire des hommes ?

Et cependant, si nous sommes chrétiens, c'est un devoir de ne pas nous laisser aller au désespoir. Voilà précisément ce que nous rappelle cette fête de la Toussaint. **Toussaint** : fête de la plus grande joie et de la plus grande espérance puisqu'elle nous crie que la vie des hommes, malgré les apparences, n'aboutit pas à un échec et ne roule pas vers une gigantesque catastrophe finale ; que la création est vraiment « une entreprise de Dieu pour s'adjoindre des êtres dignes de son Amour » (Bergson).

I. — *L'assemblée des saints*

A l'Epître, voici le livre de l'Apocalypse qui, en terminant la Bible, nous révèle le grand dessein d'amour de Dieu sur le monde. Ce livre fut inspiré à S. Jean pour fournir à tous les chrétiens militants, des raisons de garder courage au milieu des persécutions sans cesse renaissantes. Rappelez-vous la grandiose page qui vous a été lue. Voilà la vision finale de l'histoire des hommes : autour du Seigneur Jésus, vainqueur de la mort et du péché, l'immense multitude des hommes réconciliés et unis dans une même Eglise. Pas seulement quelques géants de la sainteté, pas seulement un petit nombre d'élus, de prédestinés échappés par miracle au naufrage de toute la race humaine. Non, une immense foule — « **turba magna** » — de petites gens. La grouillante cohue qui accompagnait le Christ sur la montagne des Béatitudes, qui se pressait contre lui au bord du lac. Le cortège des miséreux invités au banquet à la place des notables qui s'étaient excusés. La lamentable procession des malades, aveugles, muets, paralytiques qui retrouvaient la santé à la voix du Sauveur. Et puis le rassemblement des prisonniers, persécutés, martyrs de tous les pays et de toutes les époques. Sans oublier l'incalculable foule anonyme (mais dont Dieu connaît tous les noms, un par un) de tous les fidèles, de tous les pécheurs qui ont reçu miséricorde. Car, enfin, si c'est « avec les civils que l'on fait les militaires », c'est avec des pécheurs que l'on fait des saints.

Dans cette prodigieuse Eglise universelle, dont la Toussaint clame la splendeur et l'éternelle jeunesse, reconnaissez les visages bien-aimés de ceux qui vous ont quittés, il y a plus ou moins longtemps, purifiés dans le sang du Christ. Voilà l'aboutissement de l'immense caravane humaine régénérée dans le Sang du Christ. Voilà réalisée l'alliance parfaite de Dieu avec les hommes, cette alliance commencée avec Abraham, Isaac et Jacob et que le Christ a scellée définitivement de son Sang. En célébrant l'immense foule des hommes sauvés, cette fête montre que, malgré les apparences, l'histoire humaine a une direction. Elle proclame avec certitude le triomphe de l'Eglise en ce dernier jour qui sera le jour éternel.

II. — *Nous en serons...*

Et nous qui sommes assemblés autour du Seigneur Jésus immolé sur l'autel, nous sommes le Peuple de Dieu en marche vers cette immense communauté des vivants groupés au Ciel autour de l'Agneau ; nous aussi, nous sommes appelés à en faire partie. Comme nous avons peine à le croire !... **Sursum corda** ! Notre foi nous en donne l'assurance : un jour viendra où cette foule humaine, dont nous faisons partie, sera, elle aussi, délivrée de la haine et réconciliée dans l'adoration éternelle de l'Agneau de Paix. Finalement, la joie vaincra, Dieu remportera la dernière bataille ; d'un coup et pour toujours il brisera les puissances du mal et arrêtera les proliférations du péché. Alors, dans la maison du Père, il n'y aura plus ni étrangers, ni ennemis, ni opprimés, ni exploiteurs, des fils de Dieu et des frères du Christ qui s'armeront dans la douceur de l'éternel matin de Dieu. Dieu aura rebâti plus beau le Paradis, perdu par l'orgueil de l'homme.

Voilà la Bonne Nouvelle que nous apporte la Toussaint. Nous sommes un Peuple en marche vers la vie, le bonheur et la liberté. Alors, ne croyez-vous pas qu'il serait scandaleux que nous l'entendions, cette « bonne nouvelle », avec des mines renfrognées ? « Il faudrait qu'ils me chantassent des meilleurs chants pour que j'apprenne à croire en leur Sauveur ; il faudrait que ses disciples aient un air plus sauvé », protestait très justement Nietzche, prophète de l'anti-christianisme. Tenons compte de ce reproche justifié d'un adversaire. Ayons l'air « plus sauvé », plus joyeux. Unissons nos cœurs et nos voix dans une même jubilation. Chantons notre joie. Que nos messes dominicales, à cause de nos attitudes sans foi vivante, ne suintent plus un pesant ennui qui repousse nos frères incroyants. Parce que nous sommes chrétiens, manifestons que nous sommes des hommes de Foi, d'Espérance et d'Amour.

III. — *Comment devenir des saints*

Entendons-nous bien ! Il ne s'agit pas uniquement d'une attitude liturgique. Qu'est-ce qu'une foi, une espérance, et une charité qui ne feraient pas dix mètres avec nous à la sortie de l'église ? Ce christianisme, nous devons le vivre à longueur de semaine. Cette loi du Royaume que nous a présentée l'Evangile, elle formule les conditions à remplir pour être admis dans le grand rassemblement.

C'est un total renversement des valeurs. Autour de nous le monde proclame : « Heureux les riches ! » Le Christ réplique : « Non, heureuses les âmes de pauvres ! ceux qui ne collent pas leurs âmes à l'argent, n'en font pas le tout de leur vie, leur unique ou leur excessive préoccupation. — « Heureux les violents, les rusés, les réalistes, les jouisseurs », proclame le monde. Non, réplique Jésus : « Heureux les pacificateurs », les faiseurs de paix ;... heureux ceux qui sont droits, qui ont pitié, qui sont purs. Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice et de la charité ; qui ne vivent pas rassasiés et satisfaits, repliés sur eux-mêmes, bien au chaud, avec leur argent et leurs aises, bien installés ici-bas, mais au contraire heureux ceux qui sont émus par la détresse de tant de sans-familles et de tant de sans-logis. Heureux aussi ceux qui ne cherchent pas à **gagner** le ciel, comme un gain. Heureux ceux qui ne cherchent pas à **sauver** leur âme comme s'ils étaient seuls ! Heureux sont-ils parce qu'ils ont compris qu'ils doivent aussi se préoccuper de l'âme de leurs frères ; qu'ils ne doivent pas et qu'ils ne peuvent pas se sauver sans les autres.

Heureux enfin ceux qui n'ont pas peur de la souffrance et de la persécution pour rester fidèles aux exigences de leur foi toute leur vie. Interrogeons-nous loyalement : avons-nous bien, chaque jour, l'esprit du Christ ? Face aux béatitudes païennes, n'avons-nous pas parfois trouvé trop « dures » les exigences de notre Chef ? Et cependant croyez celui qui est la Vérité, la Vie, la Route : là et là seulement se trouve la plénitude du bonheur. Avez-vous remarqué le leit-motiv de l'Evangile ? **Bienheureux,** répète sans cesse Jésus. Heureux serez-vous si vous observez mon programme.

* *

Par la croix à la vie, par la mort à la gloire, c'est le mystère chrétien, m. f. Si nous y adhérons pleinement et sincèrement, déjà ici-bas nous serons vainqueurs et heureux. On pourra nous traiter de naïfs, de vaincus et de faibles. Mais, possédant l'amour, la foi et l'espérance, nous expérimenterons la plus grande joie et déjà dans nos cœurs où seront présents l'infini et toute sa gloire, nous fêterons la Toussaint éternelle. **Amen.**

COMMEMORAISON DES DEFUNTS

(2 novembre)

LE MYSTÈRE DE LA MORT

Souvent, on entend dire : « Le 1er et le 2 Novembre sont les fêtes les plus tristes de l'année, parce que tout nous y fait penser à la mort. »

Cette formule, trop souvent répétée, contient une grande part d'erreur. Normalement il n'y a pas de fête plus joyeuse que la Toussaint, puisque nous glorifions ce jour-là tous ceux qui, maintenant, ont la couronne de sainteté et de bonheur, tous ceux qui ont la vraie vie, l'éternelle vie en Dieu.

Quant au 2 novembre, il est tout à la pensée de la mort, de nos morts : c'est vrai. Mais est-ce un mal de penser à la mort ? Est-ce normal de vouloir échapper à cette pensée ? L'Eglise ne se montre-t-elle pas comme une mère vigilante en nous invitant à nous poser sérieusement le problème de notre destinée ?

Laisser chloroformer son corps évite de ressentir la douleur. Mais laisser chloroformer son esprit, en l'éloignant le plus possible la pensée de la mort, ne nous évitera jamais les douleurs de l'ultime passage. Il faut avoir le courage d'affronter toute la vérité. Penser à la mort n'est triste que lorsqu'on y pense d'une façon incomplète.

Regardons ce problème de la mort ; elle est un *mystère ;* elle est un mystère douloureux ; elle peut être, et doit être, un mystère joyeux ; elle doit être un mystère glorieux.

I. — *La mort est un mystère*

Elle est une certitude, mais dont nous ne pouvons déchiffrer par avance tout le contenu.

Qui peut se vanter d'échapper à la mort ? Elle aura raison de nous tous ; le tombeau nous possédera tous. De toutes les certitudes humaines, c'est la plus sûre. Mais quand et comment mourrons-nous ? Que ressentirons-nous à notre mort ? Quel sera notre sort dans l'au-delà ?

Tout ceci est mystère. Mort violente ou mort lente ? Douloureuse agonie ou disparition foudroyante ? Damnation ou béatitude ? Dieu sait tout sur notre fin. Mais nous, nous ne savons rien. Nous avons seulement un avertissement de N.-S. « Veillez donc, car vous ne savez pas quand doit venir le maître de la maison : tard ? vers minuit ? au chant du coq ? ou au matin ? Veillez, de peur que venant à l'improviste, il vous trouve endormis. Veillez, soyez prêts, car le Fils de l'homme doit venir à l'heure qui n'est pas celle que vous pensez » (Mc., XIII, 35 ; Mt., XXIV, 42).

II. — *La mort est un mystère douloureux*

Rien que par sa qualité de mystère, elle est cause de douleur. L'homme est fait pour connaître comme l'oiseau pour voler ; lorsqu'il ne peut parvenir à une connaissance suffisamment approfondie, il souffre : c'est pour lui comme une mutilation.

Mais dans la mort, il y a plus que cela. Nous savons que lorsqu'elle sera là, il y aura pour nous comme une grande déchirure. L'agonie est l'ultime résistance en face de cette inévitable séparation : *séparation d'avec nous-mêmes, d'abord :* ce corps qui est nôtre, terriblement nôtre, il nous faudra l'abandonner à l'inertie, à la pâleur, à la froideur, à la décomposition : dislocation douloureuse, la plus douloureuse de toutes. — *Séparation, d'avec tout ce qui est le prolongement de nous-mêmes :* les êtres chers, les biens de famille, les